

ETC



Apprivoisements fugaces ou l'étrange filature

Annie Thibault, *Apprivoisements fugaces*, Pierre-François Ouellette Art contemporain, Montréal. 20 janvier - 17 mars 2007

Lisanne Nadeau

Number 79, September–October–November 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35063ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

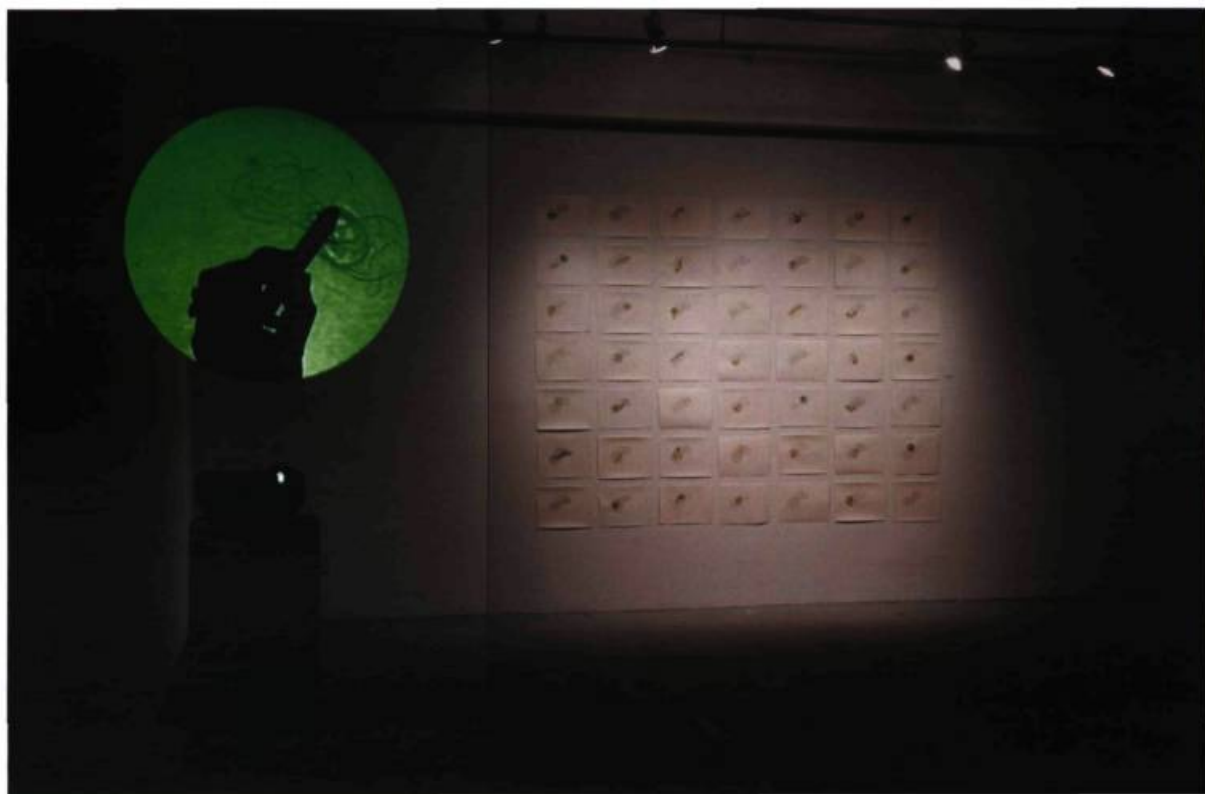
0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nadeau, L. (2007). Review of [Apprivoisements fugaces ou l'étrange filature / Annie Thibault, *Apprivoisements fugaces*, Pierre-François Ouellette Art contemporain, Montréal. 20 janvier - 17 mars 2007]. *ETC*, (79), 61–62.



ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Montréal

APPRIVOISEMENTS FUGACES OU L'ÉTRANGE FILATURE

Annie Thibault, *Apprivoisements fugaces*,

Pierre-François Ouellette Art contemporain, Montréal. 20 janvier – 17 mars 2007

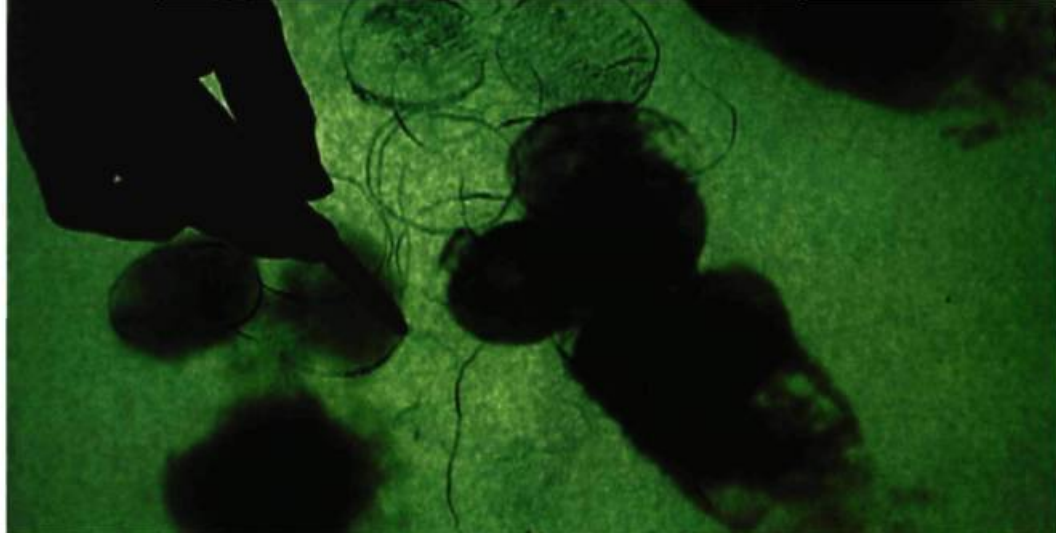
es œuvres sur papier que nous présentait récemment Annie Thibault à la galerie Pierre-François Ouellette Art contemporain, sous le titre *Apprivoisements fugaces*, sont indéniablement et sans aucun doute des dessins¹. Elles déploient toutefois un éventail de stratégies et d'effets déclencheurs qui problématisent la définition même de cette discipline.

Le dessin et l'aquarelle ont marqué régulièrement le parcours de l'artiste, que l'on pense à ses toutes premières expositions d'œuvres picturales ou, plus récemment, aux gravures alchimiques sur lesquelles elle intervient à l'aide de cultures fongiques et bactériennes². Mais dans le cadre de cette exposition, nous serons incités à porter sur certaines œuvres antérieures un regard neuf³. Ce qui, à l'origine, semblait participer d'une production essentiellement installative, tisse *a posteriori* des liens plus intimes qu'on ne l'aurait cru avec une démarche picturale à laquelle Annie Thibault semble vouloir s'attarder de nouveau.

Le corpus récent jette de la sorte un éclairage utile sur l'ensemble de la production de l'artiste et révèle de plus belle ses motivations essentielles. *Apprivoisements fugaces* se constitue ainsi d'une suite de dessins relevés à l'aquarelle accompagnés de projections vidéos sur écrans translucides. Ces écrans sont placés ici à la verticale, sur une paroi de verre ponctuant l'espace de la galerie, là à l'horizontale, sous la forme de tables lumineuses. Ces images en mouvement sont en fait des captations micro-vidéographiques de plancton dont les déplacements en

reprises trahissent des effets de montage. Chaque type de captation vidéo correspond à une série de dessins lui faisant écho. On y reconnaît des êtres vivants minuscules dont les silhouettes cependant inconnues provoquent l'imaginaire : bestioles, petits monstres, organes sans nom, sphères au contenu grouillant, appartiennent à un univers fermé et glauque. Mais là n'est pas l'unique propos de la bande. Une main, munie d'un crayon dont on discerne la silhouette incisive, apparaît à contre-jour, tentant de suivre les contours changeants du vivant. Un sujet est ainsi signifié par la présence de la main comme extension du regard.

« J'ai vu se mouvoir une multitude de petits animaux vivants. Plus d'un millier dont le volume était égal à celui d'un grain de sable. » Cette citation de Leeuwenhoeck, un des premiers microscopistes, est reprise à l'envi par Annie Thibault. Elle revient sans cesse à ce personnage d'un autre temps auquel elle s'associe. Il y a ici le désir explicite de narrer, de témoigner de l'observation, de l'émerveillement de même que du questionnement que suscite cet univers autre et mystérieux appartenant à la chaîne du vivant. Certes, Annie Thibault est-elle fascinée par ce contexte ancien et premier d'observation scientifique dont elle souhaitera, au sein de multiples œuvres, souligner la part subjective. Déjà, en 2002, l'artiste réalisait un projet sur ce thème dans le cadre d'un événement collectif conçu par le centre Vaste et Vague de Carleton⁴. Dans une vieille cabane de pêcheur, elle invitait le public à venir prendre connaissance du travail d'observation auquel s'activait la scientifique dont



elle jouait le rôle. De ces planctons sous microscopes, recueillis chaque jour, naissait une production d'aquarelles. La collection d'œuvres sur papier ainsi réalisées au quotidien n'était pas sans rappeler le travail de rendu pictural auquel devaient s'adonner les premiers microscopistes lorsque que la photographie n'était pas encore inventée. Alors que ce projet *in situ* acquérait un caractère tout à fait ludique, Annie Thibault reprend ici l'exploration du même thème mais en en suscitant des conclusions tout autres.

Cette mise en lumière, par le travail de dessin et d'aquarelle, du champ d'énonciation propre à toute activité scientifique n'est plus ici réduite à une représentation imagée. Elle résulte plus intimement encore du processus même du travail du regard. Le contexte tout à fait singulier de visualité choisi par l'artiste, la microvidéographie, construit un univers clos et restreint où les mouvements, voire le statut du regard, est questionné. L'artiste, par un jeu chorégraphique savamment mis en scène, construit un espace qui semble se retourner constamment sur lui-même. Il y a les tracés de la main, mais également, tel que nous l'avons mentionné précédemment, ces effets minutieux de montage permettant des mouvements de reprises qui donnent tout son sens à l'entreprise. Deux types de plancton seront bientôt identifiés; les mouvements et les tracés auxquels ils donnent lieu sont tout à fait distincts.

Une main, celle de l'artiste, va donc à la rencontre des masses et des lignes multiples qui se présentent à elle : antennes, queues ou organismes invertébrés traversent l'écran dans un espace apparemment en suspension et infini. La main suit patiemment la silhouette des formes en mouvement et cherche en vain à en dessiner le contour. Dans *Vorticella et Stylonychia*, une forme s'attarde, puis fuit au moment même où le crayon s'apprête à en cerner le contour. D'autres micro-organismes traversent à toute allure l'écran comme pour narguer le regardeur. Dans *La danse d'Euglena*, une petite bête sans membre semble au contraire rester dans le cadre de l'image, percevoir le tracé de l'artiste et même y réagir. S'ensuit une danse sensuelle prenant l'aspect d'un dialogue ou d'un apprivoisement. Si les dessins résultant des premières se présentent flottants et immatériels, ceux qui font écho à cette captation d'Euglena présentent des formes sinueuses, concentriques et insistantes où l'objet observé semble emprisonné dans le cocon des traces de ses parcours. Cet effet sera accentué par l'ajout de couleur évoquant, par ailleurs, les encres utilisées par les scientifiques sur les plaques de microscope pour rehausser les phénomènes sous observation.

La manœuvre prend le statut d'une perpétuelle tentative dont l'objectif ne semble jamais atteint. On saisira

toutefois que l'objectif, la motivation profonde de cette « étrange filature »¹ n'est autre qu'elle-même, dans une indifférence apparente aux contraintes temporelles. Alors que l'artiste dépose sur l'écran un support papier, les multiples tentatives résultent en des tracés foisonnants, tout en reprises, qui tissent dans leur ensemble une trame narrative plus qu'un constat de l'objet observé. Oui, il y a ici effet de récit. Effet de retour, de persistance, d'élans toujours nourris. Un foisonnement, un jeu de palimpseste, né de l'impossibilité du repentir. C'est donc au récit d'une rencontre perpétuelle avec l'objet de son observation que nous convoque Annie Thibault. Récit de l'observation elle-même, récit du regard envahi dans cette répétition extasiée.

Mais que trace la mine au moment où l'objet du regard se fait insistant tout autant qu'il se défile ? De tous ces moments fugitifs de l'image, Annie Thibault retient les tracés infinis comme autant d'ondes qui se répercutent sur la blancheur du papier. Les formes dessinées jouent ainsi avec la main un jeu ambigu. Comme un élan compulsif, vain mais jamais tari, une volonté de se perdre dans des mouvements incessants. L'inscription graphique ne vise plus l'apparition d'un espace, il s'agit plutôt ici de s'y lover, comme une retraite du regard en deçà des paysages et de l'horizon humain. Espaces autosuffisants mais périlleux. Annie Thibault donne ainsi au dessin d'observation la fonction non plus d'atteindre une représentation du réel, mais d'accompagner son indétermination.

LISANNE NADEAU

NOTES

- ¹ Ce travail a été présenté sous une première version dans le cadre de l'exposition « Méandres », commissariée par Nicole Gingras, produite par DAIMON et présentée à AXENÉO7, à l'automne 2006.
- ² Voir *Animalcules et dessins obscurs* à la Galerie de l'Université Bishop's de Lennoxville en 2001.
- ³ On pensera ici à laboratoire, sous l'ancre de la chambre stérile, l'étalement au mur d'une multitude de boîtes de Petri inoculées, conçue à l'occasion d'une résidence à la chambre blanche en 1999. Il n'est pas anodin que l'artiste ait choisi d'en présenter une variation nouvelle à l'été 2007 au Musée national des beaux-arts du Canada.
- ⁴ « H₂O Ma Terre, Symposium de création *in situ* », sous le commissariat de Germain Laferrière.
- ⁵ Nicole Gingras, opuscule de l'exposition « Méandres », DAIMON 2006.

Lisanne Nadeau vit et travaille à Québec. Critique d'art et commissaire indépendante, elle assurera le commissariat de la prochaine Manif d'art de Québec, édition 2008. Coordonnatrice à la Chambre blanche dans les années 80 et 90, elle fut à l'origine de plusieurs projets d'édition et de projets d'intervention *in situ* en milieu urbain. Elle fut responsable de l'édition du bilan des 20 ans du programme d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement en 2003.